

LE "DOUBLE" IMAGINAIRE

109
Nouvelles
1924
W.H.

Un écrivain tente parfois de projeter un « double » qui l'exprime autant parce qu'il diffère de lui que parce qu'il sort de lui : si nous nous penchons sur une eau, notre image ne commence-t-elle pas où nous finissons ? M. Thérive oppose au biographe de Mathias Crisman ce dilemme : s'incarner dans le héros choisi ou le traiter comme objet d'expérience. Nulle contradiction, à mon sens, entre les deux termes. De l'expérience individuelle, la confession directe sera-t-elle le seul compte rendu autorisé ? Elle n'est le moins suspecte qu'à la condition de s'adresser à un dieu témoin et juge, ce qu'on a pu le depuis saint Augustin. Pour parler librement de notre vie, il est une chose que nous ne séparions de notre chair.

Que de risques menacent le travail autobiographique ! Je vois souvent mesurer la sincérité à la quantité des aveux, à leur apparente difficulté. Cependant, pas plus que la personnalité ne dépend du « tout connaître », la sincérité ne réside dans le « tout dire ». Les choses difficiles ne sont pas les mêmes pour tous. Rousseau ne prend-il pas, à s'accuser publiquement, le même plaisir qu'un foué ? Le *De Profundis* n'est-il pas pour Wilde complexe, délectation et, comme tout le drame du procès, impossibilité soudaine de ne pas s'exhiber ? Le freudisme peut définitivement fausser l'inspection en l'invitant, par une sorte d'absolution scientifique, à ne plus rien évaluer qu'au taux du scandale. Mais qui donc jamais étala son passé sans que ce fût pour justifier son avenir ? Nous voulons imposer aux autres une certaine image de nous-mêmes pour l'accréditer auprès de notre propre conscience.

Si j'écris mon journal (et comment substituer ma conception de la pudeur à celle de tous les compagnons de route que je n'éviterai pas de mêler à mon récit ?), me défendrai-je d'agir et de penser en vue de la notation quotidienne ? Plus je voudrai m'approcher de ma vérité, plus je me créerai un moi second. Si, après coup, j'entreprends mes mémoires, et si net que soit le souvenir des faits, il faudra, pour en restituer la continuité, un travail de fiction chronologique. L'art de Proust fut d'exceller en ce point à fondre le suppléé dans l'advenu : n'est bon témoin de soi peut-être que celui qui en est le romancier. Joyce, dans son *Monologue intérieur*, Dostoïevsky, dans *Un Adolescent*, vident devant nous le contenu d'un jour ou d'une minute : non sans recomposer d'innombrables intercalaires d'après des règles de probabilité.

Se décrire, c'est toujours se modifier. Du vivant, il n'y a pas d'inventaire. Écrire sa vie, c'est collaborer avec les dieux. Celui qui se retourne sur son passé, même le plus récent, se fait illusion s'il croit que dans ce moment il suspend les variations de son être : tout au contraire, il en complique le cours.

Dès lors, ne serait-ce pas une manière d'honnêteté de ne produire qu'un moi hypothétique, probable ? L'auteur qui émettra, non point un reflet auquel il puisse toujours reprendre la propriété de ses traits, mais une créature de plus en plus inattendue et indépendante, n'aura-t-il point et ne communiquera-t-il point une aisance exceptionnelle ? Puisque toute biographie est condamnée à demeurer partielle, nous aurons le droit, aussi bien qu'on découpe dans les épisodes critiques dans la durée d'une existence, de tailler des figures essentielles dans l'épaisseur de l'être et d'isoler un des destins dont il fut le lieu. Bien plus, nous pouvons croire notre expérience intérieure incomplète tant que nous n'avons pas, prenant notre personne connue pour point de départ, examiné les dévouements où des péripéties différentes l'auraient conduite.

Opération nullement artificielle, mais instinctive : il n'y a pas d'hommes qui n'imaginent point le passé ; c'est qu'ainsi ils reprennent les plus fécondes parmi les hypothèses dont chacune de leurs heures fut le carrefour ; ils dédommagent leurs chances sacrifiées. Je crois voir Anatole France, en tous ses livres, renouveler l'essai d'une figure de « bon maître » qu'il ne pouvait se promettre dans le monde des vivants. Jamais écrit n'accomplira son livre, on en écrit au plus quelque chapitre : il peut mieux fut esquissé, dans des circonstances convenir à certains esprits d'en extraire d'anormales par Nerval et par Quincey. Le personnage principal pour le laisser l'origine et centre de tout un cycle nouveau, développer une vie propre.

Sans doute y aura-t-il là un jeu. Mais ne souvenir aussi, c'est toujours s'amuser à étendre les limites de son être actuel en le reportant à une époque où il aurait pu exister ; est-il un autobiographe dont le mobile profond ne soit pas de jouer avec son être ? Mais est-il un vivant qui ait d'autre raison de vivre que de jouer avec son être ? Oui, un jeu ; singulièrement sérieux. Il arrive que ce qui s'appelle vivre n'ait été, dans toute une vie, que ces heures furtives où l'on repère en esprit les failles de l' destinée. Qui fut tout à fait maître de la sienne n'a sans doute pas besoin de se complaire après coup aux combinaisons apocryphes. Mais de certains livres, de celui d'Emily Brontë, semble sortir ce cri : cela seul fut mien qui ne m'appartenait pas, cela seul aura été vrai pour

moi, qui ne fut pas réel. Qui osera répondre : non ?

Un jeu — ou un rachat. Nos actes font tous une chance de naître offert à un inconnu ; presque toujours nous coupons, à peine esquissés. Mais dans un envers du monde continue ce que une fois fut possible. Y suivre nos hôtes éconduits, ce sera le moyen d'écrire de bonnes monographies sur les chefs de cette société secrète qu'on appelle l'homme. N'ayant pas le moyen de reproduire la synthèse que nous sommes nous avons le choix entre deux partis dont aucun n'exclut l'arbitraire : présenter la série de nos états successifs mais chacun réduit à ce qu'il est de soi-même — ou, pour les plus conscients, retrouver toutes leurs possibilités dans un autre décor d'événements. J'ai cette faiblesse de croire Julien Sorel moins facile qu'Henri Brulard ; *L'Immoraliste* me semble un document supérieur à *Coridon* de toute l'intégrité de la fiction, de toute la vérité de l'hypothèse. Mais la biographie totale serait celle où les deux attitudes cesseraient d'apparaître distinctes. Quelque chose de cela convenir à certains esprits d'en extraire d'anormales par Nerval et par Quincey. Le prix unique d'un livre comme *Les Cahiers de Malte Laurids Brigge* tient à ce qu'on y voit l'ombre de l'auteur sans cesse passer de l'un à l'autre côté de la trame du monde. Autre chose que la méfiance peut accueillir l'écrivain qui effacerait dans les vies enfouies la vie vécue. C'est là peut-être beaucoup moins, dans la profondeur de l'être, un pur jeu qu'une action capitale : en même temps qu'une revendication de chances saisi, une sorte de rite pour conjurer des catastrophes, et parfois pour les défer.

Raymond SCHWAB.